



François Boddaert

L'exil du proche

Les Degrés de l'incompréhension de Max de Carvalho
(Arfuyen, 2014)

Max de Carvalho, né brésilien en 1961 mais de père polonais, est un poète que l'on osera qualifier de *contemplatif*. Non qu'il se tienne à l'écart du monde turbulent mais parce que son aimantation intérieure le mène sans cesse dans le retrait, tant physique (fréquentes errances nocturnes, et long temps passé en Bourgogne, dans les Cévennes et dans la Montagne noire) que spirituel. Et cette injonction substantielle l'a conduit, notamment, à la fréquentation des écrivains *énigmatiques* ; ainsi, dans l'horizon de la littérature française, s'est-il fait compagnon de Nerval, Daumal et Gilbert-Lecomte. Intimités *stellaires* (la fameuse « *Amitié des étoiles* », chère à Nietzsche ?) qui le poussèrent (sans doute) à traduire la très subtile et orphique poétesse brésilienne Maria Ângela Alvim (*Poèmes d'août*). Max de Carvalho a traduit aussi (avec Magali, son épouse) Herberto Helder, Vitorino Némésio et Antonio Vieira, – sans parler (on le devrait, d'ailleurs) de son remarquable travail éditorial à travers la revue *La Treizième*.

Mais Max de Carvalho est avant tout (pour moi) un poète des plus habiles à épurer le vers français contemporain. Les rares livres (5) parus à ce jour en témoignent, dont ce récent volume, *Les Degrés de l'incompréhension*, au titre mystiquement mélancolique – pour ne pas dire acédique ! Et, chaque livre de Max de Carvalho obéissant à une (des) règle stricte de composition, le premier poème n'est point dû au hasard de l'assemblage (récolement) :

Sans quitter ta demeure
ni les tiens tu partiras.
Sans t'éloigner tu connaîtras
l'éloignement, dans la plus
grande proximité l'exil,
la solitude en chaque chose
et sur toi ce regard.

Cet « *exil du proche* », autrement ressenti un peu plus loin (« *Mais j'éprouve soudain / l'inquiétude du vent / loin du rivage natal.* ») est sans doute l'épreuve vitale, et comme ontologique, qui irrigue sa poésie en la nourrissant. Cette *extraterritorialité* est aussi bien endurée comme une épreuve purement spirituelle que comme un effort vers l'écriture. Laquelle devient le vecteur d'un témoignage à mi-chemin de l'oraison et de la célébration. Mais cette élévation, et sa résolution idéale dans le poème, passe presque inévitablement par un enracinement momentané dans des paysages ou des maisons fermement éprouvés et arpentés – rivages, montagnes, vergers, haies, îles dessinent la carte d'un royaume aussi spiritualisé que réellement pratiqué :

L'eau des haies ce
matin est gelée,
on brûle dans le

bois un encens
de nuages.

Les livres sont alors semblables aux philocalies qui célèbrent la beauté du monde dans la simplicité de vivre. Et la plus infime mouche propose aussi son énigme : le poète en fait son affaire (si l'on peut dire !) dans l'ultime section du livre, *Le pouvoir d'appivoisement du petit*, qui finit là son aventure simplement tragique : « *la mouche que j'ai tuée / en sait à présent / plus long que moi.* » Donner la mort est sans doute le plus haut degré de l'incompréhension...

J'associe à ce livre, *Le jour de Diwali*, de Mina Lobata (éditions Illador), pour ce qu'il doit à La Montagne noire, au Brésil, aux mystiques dont les voix suintent dans le récit discontinu de ce *journal de quel bord du silence ?* – et pour la préface de Max de Carvalho.